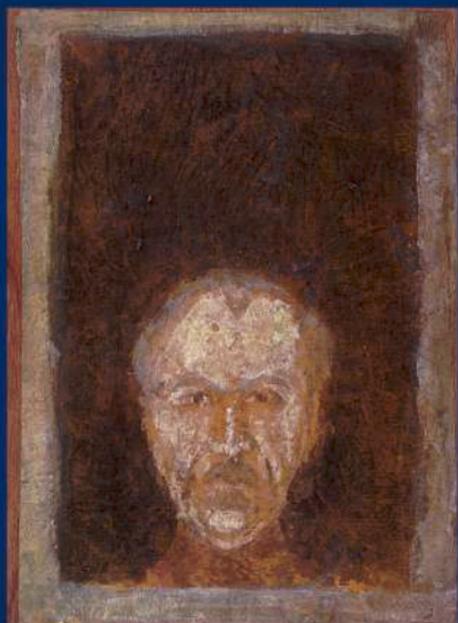


SOPHIE PUJAS



Z. M.

L'UN
L'AUTRE

Gallimard

Extrait de la publication

L'un et l'autre

Collection
dirigée par J.-B. Pontalis

Sophie Pujas

Z. M.

Postface de Jean Clair

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Extrait de la publication

À J.-B. Pontalis

Avertissement de l'éditeur

Mme Ida Cadorin Music, la veuve de Zoran Music, à qui, par courtoisie, Sophie Pujas avait adressé son manuscrit, me demande de préciser que cet ouvrage ne saurait être considéré comme une biographie autorisée ni par elle ni par l'Archivio Music.

J'accède bien volontiers à cette requête tout en précisant que la collection « L'un et l'autre » n'a jamais eu pour propos de publier des biographies, qu'elles soient « autorisées » ou non. Ce qu'elle attend de ses auteurs, c'est un portrait personnel de celui auquel ils souhaitent rendre hommage à leur manière et en toute liberté, étant entendu que les données biographiques se doivent d'être conformes à la réalité.

Je remercie Jean Clair, qui était à la fois un familier de Music et un grand connaisseur de son

œuvre, d'avoir généreusement accepté que figure dans ce livre, en guise de postface, le texte qui servait d'introduction au catalogue de l'exposition consacrée au peintre par la galerie Claude Bernard, en 2010.

J.-B. P.

Venise, 2005

Venise est une ville amicale aux fantômes. Loin de ce que laisseraient facilement supposer les débordements criards de quelques rues hystériques, elle est tissée de silence. Zoran entend résonner le bruit sourd de son pas hésitant dans les ruelles étroites, leur écho se frayer un chemin dans les pénombres du jour qui décline. Ici, il s'est toujours senti accompagné. Veillé. L'effet, peut-être, de cette beauté à qui il prête trop volontiers un visage et un cœur humains. Ou plus simplement, le prix de trop d'années vécues en promeneur avide. À force d'arpenter ces pavés, il lui semble que la frontière entre lui et la ville s'estompe, que sa peau est devenue poreuse à l'humidité des venelles et à la clarté du brouillard. Avec l'âge, il se vide peu à peu de sa substance et déjà il lui semble n'être plus qu'une silhouette furtive, que l'idée d'un vieillard,

et le témoin importun de son propre passé. Qu'il est agaçant d'avoir ainsi survécu à soi-même ! Il était temps d'abandonner la partie. Que d'autres se chargent de charrier la mémoire des morts. Il a joué son rôle, n'a pas démerité du souvenir — du moins l'espère-t-il —, mais à présent il a gagné un peu d'indulgence vis-à-vis de lui-même. Ce qu'ils appellent la paix, suppose-t-il : une forme de reddition non dénuée de grandeur. Bientôt, il le sait, il rejoindra ce point de l'espace et du temps où toutes lumières et couleurs se confondent. La perspective ne l'effraie pas. Quand viendra le moment, mourir ne sera rien d'autre que se dissoudre dans la blancheur de Venise, s'évanouir dans ses brumes légères. Rejoindre l'un de ces tableaux où il a toujours mis le plus vrai de lui-même. Il lui tarde presque. Dans le canal, un reflet passe.

Byzance

Au commencement était l'enfance.

Au commencement était la paix.

Au commencement étaient les dorures de l'Orient.

Ce furent des années fastueuses où l'on ne percevait pas la mort qui ricanait par avance. Le diable se frottait les mains, et les bienheureux des mosaïques byzantines n'y pouvaient rien.

L'endroit où Zoran ouvrit les yeux, un 12 février, ne s'appelait pas encore Slovénie. C'étaient les vallées heureuses, les forêts douces, les vignes sinueuses d'un empire immense et indestructible.

Sa mère le berçait de contes, d'une voix profonde et chantante, tenant ses deux petits, ses deux garçons, confiante.

À le voir alors, on aurait pu croire que les dieux s'étaient penchés sur son berceau. Peut-être l'avaient-ils fait, leur sens de l'humour n'est pas le nôtre.

Baptême

Zoran signifie naissance du jour. Ses parents choisirent de lui offrir le don de la vue, de l'illumination. Mais on ne peut leur en vouloir, comment auraient-ils su ?

1913

En ce temps-là, l'Europe centrale était terre de Babel. Chez lui, on parlait slovène. Ses grands-parents, entre eux, discutaient en frioulan, dont il aimait les aspérités tour à tour âpres et chantantes. Dans les rues de Gorizia, on s'interpellait en italien et en allemand. Dans certains milieux, on se targuait de savoir converser en français.

Zoran en conserva ce luxe d'éternel exilé : la capacité d'être adopté par tous les lieux par lesquels il passait, la grâce de se fondre dans de nouveaux langages avec aisance, comme dans une nouvelle peau. Plus tard, il parlerait l'italien, le français, d'une voix grave, émouvante. Une voix dont les aspérités évoquaient les rocailles de son enfance heureuse. Son âme était nomade, éclairée des fulgurances du Greco comme des lueurs sombres de Rembrandt. *Je suis une personne senza fissa dimora, comme on dit en italien : sans domicile fixe.*

Hautesse

La petite ville de Boukovizza, dont son père dirigeait l'école, était dominée par la montagne. Où qu'on soit dans les rues, on apercevait cette masse sombre et protectrice, cette divinité prometteuse. Dès l'enfance, il apprit la beauté qui écrase et exalte. Dès l'enfance, il apprit que la grandeur nous élève, que nous nous augmentons de l'espace laissé à notre portée. Le vent battait l'horizon, et il laissait son souffle le parcourir et le pousser amicalement dans ses courses échevelées aux côtés de son frère Ljuban. Toujours les zéphyrus lui seraient complices.

Jardin d'Éden

Son père était un homme doux, à la voix chaude, au regard bienveillant. Il aimait recevoir les amis de passage. L'enfance, pour Zoran, ce serait aussi son père cueillant des pommes au verger, devant la maison de ses premières années.

Quatre ans

C'est sa mère qui menait la maisonnée. C'était une femme d'un temps où il fallait savoir en imposer pour obtenir le respect. Elle s'était fait son chemin à la force de son intelligence, elle était devenue institutrice. Elle avait épousé un directeur d'école, un homme à l'esprit subtil comme le sien, et lui avait offert deux enfants. Dans sa salle de classe, elle était redoutée. Un jour, Zoran était entré par erreur. Elle l'avait installé dans une pièce en lui disant d'attendre là. Il avait joué un moment à escalader une chaise posée dans un coin, et puis il s'était ennuyé, il était parti à la découverte du couloir. Il suivait les méandres des carreaux noirs et blancs du sol, il ne fallait pas poser les pieds sur la ligne. Et ainsi, sans s'en rendre compte, il avait poussé une porte. Sa mère était là, devant une assemblée muette d'écoliers de tous les âges, une plume à la main, un encrier aux profondeurs

sombres devant eux. Ils l'avaient regardé d'un air affolé, qui osait ainsi perturber le rituel? Les pupitres, le tableau noir, le chignon de sa mère, tout lui sembla démesurément haut, il était minuscule dans un monde qui allait l'écraser. Sa mère l'avait toisé d'un regard glacial, furieux. Mais il était incapable de partir, cloué par ce regard, inconsolable. Seul un séjour dans les jupes de sa mère aurait pu le réchauffer, mais elle ne faisait qu'un avec le juge implacable qui l'avait condamné en un coup d'œil. Il ne se souvenait jamais de la façon dont cette histoire avait fini, seulement de sa solitude absolue, interminable, de sa découverte interloquée de la dureté des adultes, de leur duplicité. C'est un souvenir qui s'arrêtait là, au seuil de la classe, et pour toujours.

Cartes

Zoran aimait regarder ses parents s'affronter au tarot ou à d'autres jeux dont il ignorait le nom. Il observait le ballet des cartes colorées, usées d'avoir trop servi, et les échanges de regards madrés ou courroucés. Sa mère cultivait une énergique mauvaise foi, et son père n'osait jamais la contredire, par tendresse ou faiblesse devant ses regards assassins. De cette femme forte, incapable d'apitoiement sur elle-même, il hérita la droiture.

Chute

Il l'avait trouvée devant le mur de l'école, raide, étrange, rousseur ourlée de neige. On distinguait le cou gracile sur une tête qui disparaissait sous la blancheur cotonneuse, les pattes en une pose indistincte. Une oreille s'élançait au-dessus des flocons amassés, longs poils soyeux, fragiles. Zoran resta un long moment à fixer cette perfection dont il ignorait le nom, cette douceur à caresser du regard. Il ne connaissait aucun mot pour se l'approprier. Son père l'avait surpris ainsi, dans sa contemplation tranquille, absorbé par la tâche d'engranger chaque détail, amoureuxment.

« C'est une biche, lui avait-il appris en le prenant par la main. Elle a dû tomber du rocher et se briser les reins. La pauvre. » Et il avait hoché la tête, avec cet air de tout savoir, cette douceur si rassurante. Zoran savait d'instinct que c'était ainsi que devait être un père, tout-puissant, infaillible. « Ce sont des choses qui arrivent. » Il avait pris Zoran par les épaules pour le reconforter. Mais Zoran n'était pas triste, même s'il aimait les bêtes. Il ne comprenait rien à la mort, ce qu'il savait, c'est que ses yeux avaient vu une chose unique, précieuse, inhabituelle. Il savourait cette fête qu'il n'oublierait jamais.

Vertes vallées

Qui maîtrise le fruit de la vigne a partie liée avec les dieux anciens. Zoran et Ljuban cavalaient en grande liberté parmi les ceps de leur grand-père, le long des grappes bombées qui alourdissaient les feuilles. Dans ces forêts à leur hauteur, les bois étaient sinueux, obstinés, étranges. Des monstres dormaient à l'ombre des fruits violacés, dans les circonvolutions de ces plantes bizarres. À l'automne, des hommes venaient, le dos chargé d'osier. Ils s'arrondissaient pour la cueillette, en un geste venu de loin. Ils étaient bruyants et joyeux à la tombée du jour. Zoran ne traiterait jamais sans quelque respect le sang rouge né des sillons torves et du travail des hommes, aidés par le soleil.

1912

Il pensait que le paradis avait les couleurs des montagnes du Karst. Le train pour Trieste filait entre les rochers que l'automne habillait de teintes fauves, et Zoran apprivoisait la splendeur du paysage. Le visage collé à la vitre, il se laissait happer par l'instant qui courait, cahotant. La beauté imprimait ses pupilles, l'enveloppait de silence, s'infiltrait dans sa jeune chair, comme un refuge

pour les temps futurs. Quand ils arrivaient en gare, Zoran sautait du train, joyeux, léger, et il trottait avec son frère jusqu'à la devanture du *Delikatessen* de leurs oncles. Ils se faufilaient entre les rayons, goûtaient du regard la profusion des formes et des couleurs dans la petite boutique sombre, pendant qu'on leur criait de ne rien casser. La vie ne pesait rien, l'air gonflait les poumons comme une voile, l'avenir était une merveille.

Le Karst est resté un nom magique pour moi.

Complot

Zoran! Zoran!

Ils étaient venus le chercher dans une cavalcade.

Ils avaient décidé d'aller sonner chez monsieur le curé. Déjà il était le plus grand de la bande, monté en graine, le futur colosse.

Ils étaient arrivés en grappe devant la porte, mais l'avaient poussé, lui, le calme, l'audacieux. Il avait ébranlé d'un doigt hésitant la grosse cloche d'étain, le souffle court. Un son grêle les avait dénoncés, un tintement qui ressemblait déjà à un éclat de rire.

Le curé était sorti, avait fait semblant de tempêter contre ces enfants qu'il aimait, qui se cachaient, blottis contre les murs, tapis dans les

ronces, convaincus d'avoir échappé à une catastrophe, les côtes grosses de rires qu'ils retenaient de peur d'être surpris.

Ils en avaient souvent parlé ensuite, de cette héroïque équipée, qui devenait plus périlleuse à chaque récit. L'un des actes fondateurs de leur guerre permanente contre les adultes et leurs règles. Ils avaient défié le monde, et s'en étaient tirés sans une oreille tirée.

C'était une journée verte et innocente.

Désert

Il habitait une terre pauvre et dévastée. Des plaines claires, arides. Par la faute de Venise. Autrefois, les arbres avaient été arrachés pour construire les pilotis de la cité des Doges. Zoran apprit à prononcer ce mot avec effroi et espoir.

Mais il aimait vivre dans ce désert terreux, dévoré de soleil, rompu au loin par la ligne sinueuse d'une vigne.

Le paysage lui semblait façonné selon les courbes sommaires qu'aurait pu dessiner un enfant maladroit. Rondeur des montagnes, rondeur des femmes, rondeur des chemins.

Le monde était une bulle sur le point d'éclater.

1914

Ce fut d'abord une fête. Les adultes, si engourdis par nature, furent saisis d'une fébrilité prometteuse. « La guerre! La guerre! » Le mot bruissait à hauteur d'enfant, serpentait entre les bottes, frappait aux fenêtres entr'ouvertes. Des barbes le reprenaient en chœur. Zoran courait dans les rues en criant : « La guerre! C'est la guerre! » Reprenait son souffle et s'élançait ailleurs pour annoncer la bonne nouvelle. Le monde allait devenir plus gai, plus vivant. Quelque chose changeait, vibrat, tonnait.

Et puis son père partit.

Sa mère prit ses fils sous le bras, et une bourse pleine. Les pièces d'or brillaient. On ne pouvait pas être pauvres avec un tel trésor. Comme toujours, les grandes personnes s'inquiétaient pour rien. Quand on l'envoyait acheter le lait, Zoran coulait les pièces entre ses doigts, les laissait luire au soleil froid de cet hiver étrange.

Déraillement

Son père était au front, un lieu mystérieux dont le nom était prononcé avec résignation. Leur terre de Babel n'était plus qu'une zone frontière à l'avenir

incertain. Sa mère fuit Gorizia pour Klagenfurt et l'Autriche. Ils se hissèrent sur une charrette remplie de malles, qui les mena cahotante jusqu'à la gare de Villach.

Ils croisaient des colonnes de soldats.

À Villach, il échappa à sa mère et s'élança sur les rails. Ce fut un moment d'infinie liberté, de légèreté avant de retrouver la chaleur l'enserrant comme une cloche de verre, bulle qu'un rien aurait dissipée. La voie était encombrée de réfugiés, il se faufila entre leurs jambes. Sa mère crut l'avoir perdu, inconsolable, égarée. Puis elle le retrouva tapi sous une locomotive. Elle poussa un grand cri qui vrilla les oreilles de l'enfant.

Pendant une seconde elle eut la conscience limpide que sur cette voie de chemin de fer son enfant lui était arraché. Ce fut un instant de révélation et d'effroi, le temps dérailla, passé et futur se télescopèrent dans sa prescience maternelle. Elle aperçut la silhouette de son fils, adulte, errant sur la voie, grelottant. Heureusement elle oublia aussitôt, son tout-petit blotti contre elle, se protégeant l'un l'autre. Elle referma les bras.

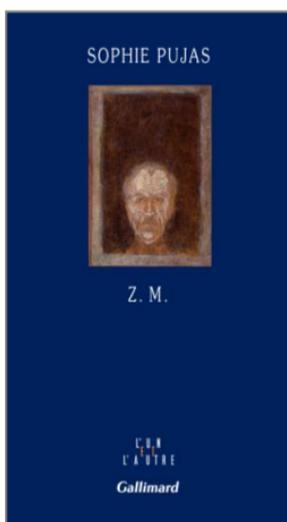
Qui êtes aux cieux

Il était le plus grand, il avait la voix la plus vibrante, c'est à lui qu'on demandait, chaque

*Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 29 mars 2013.
Dépôt légal : mars 2013.
Numéro d'imprimeur : 84099.*

ISBN 978-2-07-013928-6/Imprimé en France.

247198



Z. M.

Sophie Pujas

Cette édition électronique du livre
Z. M. de Sophie Pujas
a été réalisée le 24 avril 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070139286 - Numéro d'édition : 247198).

Code Sodis : N53949 - ISBN : 9782072479519
Numéro d'édition : 247202.